

Partir de Bracca – par Augusto Lazzaroni -

Voilà la maison. C'est une belle maison, avec une façade peinte. Et des fenêtres qui donnent au levant, avec toute la vallée visible depuis la plupart des pièces. Elle est même au milieu du village. On l'aime. On peine déjà à la délaissier pour un jour, quand il faut aller à la ville voisine signer des papiers.

Et maintenant, c'est elle qu'il faut quitter. Elle et la famille, le père, la mère et la gamine. Quand aux autres, deux frères et deux sœurs, ils sont déjà partis depuis longtemps. Ne les cherchez pas, l'un est en France, l'autre en Amérique du Sud. Quant aux filles, l'une est du côté de Villeneuve, l'autre près de Lausanne, en Suisse, au bord du lac Léman, si vous connaissez la région.

Tous mariés maintenant et tous avec des enfants. Surtout tous avec une situation qui est difficile certes, mais reste plus enviable que celle qu'ils menaient au village.

Le père, il m'a dit :

- Tu devrais quand même rester ici, pour accompagner nos vieux jours.

La mère, elle n'a rien dit, seule une larme a glissé sur son vieux visage ridé. Je l'aime bien, la mère, elle n'a été trop dure avec nous. Tandis que le père, si, et c'est pour ça que je n'ai pas trop de regret à le quitter. Il crèvera dans ses rancunes, celles dont il nous rabâche les oreilles, et les autres, les cachées, qu'il ne dit jamais.

Quant à la gamine, elle a douze ans, elle est venue en dernier et bien plus tard, le père n'avait pas oublié de faire marcher sa maniglette, je l'aime aussi. Je l'aime à la folie, même, ma petite sœur chérie, que je trouve si belle. On est bien les deux ensembles. On s'accorde sur tout. Quand nous allons travailler du côté de la montagne, et que les parents sont d'accord, qu'ils n'ont plus besoin d'elle pour la cuisine ou le ménage, elle m'accompagne. Alors là-haut, on fait du bois, des branches surtout que l'on met en fagots, car les gros arbres, il y a belle lurette qu'ils ont tous disparus. C'est aussi cette absence de la forêt, qui fait que désormais on n'a plus de boulot, même pas pour faire du charbon de bois. Ils étaient devenus si nombreux au village, qu'ils ont fini par tout raser, et même les coins de ces montagnes les plus invraisemblables. A dire vrai, ils se seraient tués pour aller exploiter un buisson, là-haut sur une plate-forme qu'il y a parmi les rochers. Ils avaient une pétoche du diable à y monter, mais ils y allaient quand même rien que parce qu'il y avait là de quoi se chauffer une semaine ou dix jours.

Donc on va là-haut et tout en travaillant, il faut quand même accomplir sa tâche, on prend du bon temps. On fait du feu. On grille du fromage sur le feu. Ou de la viande, des coudigis qu'on les appelle. Ce sont des sortes de petites saucisses, c'est bon, c'est assez corsé et la graisse, elle pétille sous les flammes ou quand elle tombe dans le feu. C'est sans importance. C'est même mieux, tant cette viande, elle est grasse. On a pris, elle de l'eau pour le thé que l'on cuit dans une gamelle militaire ramenée par un des frères et qu'il nous a laissée, moi

un demi litre de rouge dont je bois un coup de temps en temps pour me remonter le moral, et surtout pour oublier que la gamine, et bien je vais l'abandonner à mon tour et que je ne la reverrai plus. Mon Dieu, comme mon cœur saigne. Ça me fait plus que de quitter la mère qui tout de même, elle, elle a fait son temps, tandis que la gamine, que va-t-elle devenir, dans ce monde que je considère parfois de brutes, avec quel prétendant dans quelques années, qu'il la viole plus qu'il ne l'aime. Ça me fait froid dans le dos. On en parle parfois, de ces choses-là, même qu'elle n'a que douze ans. Mais elle comprend bien les situations. Et pour certaines, pour la mettre en garde, pas qu'elle arrive complètement innocente au mariage, ou même à la puberté, je les lui ai expliquées. Avec calme, avec tendresse, avec humour. Elle a compris. Elle m'en a été reconnaissante, tandis que la mère, en bas, elle ne dit rien. Muette comme la tombe sur ces choses-là. Et pas les aînées qui pourraient ici me contredire, le nombre de fois où, juste avant qu'elles ne partent, je les ai entendues gémir voire pleurer à cause des terribles frustrations d'une éducation si limitée, en plus absente de toute tendresse véritable. Je vous éduque comme l'on m'a éduquée, a dit la mère, quand les deux grandes ont voulu lui faire des reproches. Ainsi elle n'a pas eu besoin ni de réfléchir ni d'évoluer, elle est simplement restée dans ses visions du monde à l'ancienne qui tournent autour de l'église et de la vierge Marie. Pas plus loin. Des trucs, quand tu y penses vraiment, à t'encrotter !

Là-haut, avec elle, une amie pour moi, et même une bonne amie, mais sans que je n'aie que des pensées propres. C'est ma sœur et je l'aime, voilà tout. On reste assis longtemps sur des pierres, à regarder le paysage. Celui-ci, c'est celui que l'on a toujours connu. Derrière nous, il y a la montagne, avec des rochers au milieu qui empêchent que l'on puisse monter droit. Non, il faut trouver les petits chemins qui les contournent et qui nous amènent là-haut, plus haut encore, où l'on découvre parfois de petites sources. C'est ici en vérité le royaume des moutons. Trop pentu pour les vaches. Des moutons et des chèvres, mais celles-ci, on les garde parquées en bas, ici elles nous rupent tout et y a même plus après elles des buissons encore en vie pour nous donner un peu de bois.

Quel beau paysage. Mais un peu rustique quand même. Tu vois, là-haut, c'est Costa di Serina, et c'est plus grand qu'ici. Ils ont plus de surfaces cultivables même que c'est plus haut. Mais ça fait rien, je préfère être ici, à Bracca, et même que la montagne elle est prête à nous tomber dessus. Des fois je me demande pourquoi ils ont construit le village aussi près de la montagne. Parce qu'au-dessous c'était encore plus pentu et qu'ils n'ont trouvé que cet endroit pour cultiver et s'établir. Ce doit être cela. Ils n'étaient pas sots. Et puis aussi il fallait se mettre un peu au soleil pour ne pas rester dans l'ombre en hiver et brûler ainsi des quantités de bois qui seraient plus du double. Ils savaient ce qu'ils faisaient, allez. Pas besoin que cinq cent ans plus tard, nous leur expliquions leur propre histoire, mais que surtout nous leur donnions encore des conseils dont par ailleurs ils ne savent que faire. Ils sont tous morts. Et même les cimetières qu'ils avaient, ils ont disparu, qu'on ne sait plus où ils étaient, tant le

temps à passé et que les choses aussi, elles ont changé. Peut-être que certains, allez savoir, ils sont maintenant sous les maisons. C'est possible. C'est même probable, puisque l'on n'en voit plus aucun, que le récent que l'on trouve à proximité de l'église. Et une église qui n'est même pas vieille, puisqu'on ne la construite qu'au milieu du siècle passé. A-t-elle remplacé une autre plus ancienne, ça je ne saurais le dire. Car vous savez, on n'a point d'histoire, ici au village, non, point de livres qui nous apprennent comment c'était avant. Y a juste les vieux pour nous raconter, et moi je suis certain qu'ils nous disent plein d'histoires qui n'ont qu'un rapport lointain avec la réalité d'autrefois.

On voit les montagnes, on devine des cités plus grandes au-delà de celle-ci, où la vie est différente, avec plus de commodité. C'est dans l'une d'elles que je vais aller, ai-je dit souvent à ma sœur. Et j'espère que la vie y sera plus facile. Et puis même, si ça se trouve, un jour, quand je serai bien établi, je te demanderai de venir me rejoindre, et c'est là-bas que tu te marieras, avec un gars qu'on trouvera ensemble, un bon gaillard qui a de la sensibilité et qui ne pense pas rien qu'à ravager des dames !

On en a passé des bons moments, là-haut, face au paysage, à discuter de toutes ces choses, parfois le cœur gros parce qu'on savait que ce qu'on vivait, ça allait bientôt finir. Mais vite, pour nous consoler, on se rabattait sur les saucisses et moi je m'enfilai un coup de rouge de plus. Allez hop, à la santé quand même d'un avenir meilleur, tandis qu'ici, non ce n'est plus tenable, et quelle que soit notre bonne volonté.

Et voilà, il est venu, le temps. Il faut partir. Moi je vais en Suisse, du côté de Neuchâtel, plutôt au dessus. Ca s'appelle le val de Travers. J'y vais comme bûcheron et charbonnier.

Non, ici, mais c'est pas possible d'y rester, le père. C'est la misère. Tu vois à quoi j'emploie mon temps sans rien gagner. Aller faire des fagots de branches dans la montagne. C'est pas assez. Pour finir, à faire si peu, à vous aider certes, mais là aussi, notre petit domaine, c'est la misère, on crève d'ennui. Voyez les autres de la famille, et les cousins, ils sont tous partis. Et ils ont réussi. C'est vrai, tant bien que mal, avec certains qui n'ont pas réussi du tout, mais que voulez-vous, y en a qui travaillent plus que d'autres, y en a qui sont plus crocheurs et réussissent, tandis que les autres, après un vague essai, ils se laissent couler.

Il me reste une semaine. Une semaine et j'aurais dit adieu à mes parents, à mon village, à ma maison. Adieu surtout à ma sœur. J'ose pas le croire, que je ne la verrai plus. J'ose pas imaginer qu'il y aura une minute où je l'embrasserai pour la dernière fois, puis que je prendrai ma valise et que je descendrai le chemin pour ne plus revenir. J'ose pas le croire. Je ferai un signe, là-bas dans le virage où désormais les arbres cachent la vue, et c'en sera fini. Et l'on aura coupé le fil. Et l'on ne verra plus personne que l'on connaît, ni la maison. Et après que l'on ait franchi la gorge, ce sera pire encore. La grande vallée, le train, et puis la grande plaine et ensuite, après un bien long voyage, la Suisse. Je ne

sais pas si je pourrai m'y habituer et l'aimer. Si surtout il y a aura quelque chose, Ô un rien, qui ressemblera à ce que j'ai connu ici et qui pourra me mettre du baume sur le cœur.

Voilà, une semaine. Alors je ne fais plus rien que mes bagages qui sont par ailleurs inexistants. C'est l'excuse. Je ne fais plus rien que parler avec ma sœur, un peu avec mon père, pas beaucoup avec ma mère qui pleure en silence et ne dis plus rien. Oh que si, elle a dit :

- Notre famille, elle est fichue ! Et c'est à cause de toi !

Ca été un choc et je ne lui ai plus parlé. A quoi bon recevoir des réponses pareilles, qui vous broient le cœur. Mais surtout qui ancrent en vous un terrible sentiment de culpabilité qui ne devra plus jamais ressortir. Mais c'est affreux, de dire des choses comme ça à ses propres enfants.

Mais quelque part je sais que c'est vrai. Ils n'en ont plus que pour dix ans à vivre maximum pour chacun, avec même ma mère bonne pour le caisson, au train où elle va et de la manière dont elle prend les choses, dans moins de cinq ans. Et je sais aussi qu'alors la maison sera délaissée. Et que parce qu'on ne reviendra qu'une fois tous les cinq ans, ainsi que font les autres, elle commencera sa lente décrépitude. Y a qu'à voir les maisons foraines qui ont été délaissées les premières. Les tuiles glissent du toit que personne ne remet en place. La charpente se met à nu. La pluie pénètre dans la maison et pourri les poutres et les planchers. Un bout de mur tombe, les plafonds s'effondrent et vont jusqu'au rez-de-chaussée. Et puis voilà qu'il commence à pousser de l'herbe dans la maison. Et même bientôt des buissons. Et puis ce sera un arbre que l'on verra un jour dépasser du toit. Et tout ça, ça va plus vite qu'on ne le croit d'ordinaire. Et en moins de vingt ans une bâtisse qu'on délaisse, elle peut être foutue.

Et c'est le sort de dizaines de maisons d'ici. Y a plus personne. Ils ont tous fichu le camp. Ils ont quitté ce pays de montagne et de misère où les familles sont trop nombreuses d'ailleurs pour que nous puissions tous y gagner notre vie. Cette prolixité des familles, ce fut en fait notre perte, alors même que les curés, vieux salopards de curés, va, ils poussaient encore pour qu'on ait toujours plus de gamins. Pour que le père, le mien ou les autres, à peine l'accouchement accompli, ils recommencent à forniquer. Et des enfants dont on ne savait pas trop que faire quand ils devenaient grands. Ils pouvaient bien aider au domaine quand ils étaient les premiers. Mais pour les suivants, et pour les suivants encore, car ils se poussaient sans cesse, jusqu'à arriver à dix, parfois même à douze enfant, qu'est-ce qu'il fallait leur proposer, hein ?

Notre maison devrait en passer par là ? Non, pas possible. Alors je me fais cette résolution. Quoiqu'il m'arrive là-bas, je reviendrai ici au moins tous les deux ans, et ce que je ferai, pour que la maison ne tombe pas, je contrôlerai le toit. J'irai remettre les tuiles qui tombent ou remonter celles qui glissent. C'est pas grand-chose, quand vous accomplissez ces travaux régulièrement. Et pour des détériorations plus importantes qui auraient pu être créée par un orage trop

violent ou un cyclone, je garderai contact avec Bonaventura, le couvreur du village pour qu'il surveille. C'est un bon gaillard avec lequel j'ai bu bien des verres et souvent joué aux cartes. Un sympa, toujours le mot pour rire et le cœur sur la main. Il sera d'accord.

Je pris en conséquence contact avec lui et ce fut comme je l'avais pensé. Ainsi la maison, elle restera au moins debout, elle n'offrira pas comme les autres ces arraches cœurs et cette désolation qui font honte aux familles qui les ont habitées et puis délaissées pour n'y plus jamais revenir, les laissant à leur triste destinée, alors qu'il avait fallu tant de peine pour les construire. C'est douloureux, cette indifférence.

Je fais ce programme, et je promets de le tenir, car la maison, après ma sœur, c'est ce à quoi ici je tiens le plus. J'y suis né, j'y ai vécu. J'y ai invité aussi pas mal de copains pour faire la fête. C'est qu'elle est bien située, un peu dans le bas du village certes, mais sans qu'elle soit trop éloignée de la place de l'église ou de la place supérieure dite des Carabiniers.

Voilà. Je pouvais être plus tranquille. Encore que d'autres choses que je n'expose pas ici me tarabustaient aussi. Mais enfin, me disais-je, tu veux partir, oui ou non ! Si tu pars, tu fermes les yeux et tu t'habitues. Si tu restes et que tu te plains de ton sort jusqu'à la fin de ta vie, tu t'aigris, tu deviens même violent, les relations avec tes parents se font de manière définitive, et celles avec ta sœur, que tu crois si solides, elles se détériorent tellement que pour finir vous ne vous parlez plus. Est-ce donc cela que tu veux, pleurnichard ?

Alors je partirai.

Et je partis. Et je suppose que l'on me vit de là-haut comme je l'avais pensé naguère. Faire un dernier signe de la main à ceux qui restent, et puis bientôt disparaître dans le bois, rejoindre la grande route du bas et bientôt longer la longue et étroite gorge qui nous conduit à Zogno et ensuite à Bergame.

Et je ne pleurais pas, parce que je fus accompagné, ce que je n'avais pas dit plus haut, par deux compagnons de voyage qui s'en allaient eux aussi hors du pays. L'un s'arrêterait à Villeneuve, le deuxième rejoindrait Genève. On ferait un bon bout de chemin ensemble. Et vis-à-vis d'eux je ne tenais pas à exposer mes sentiments profonds et la peine surtout que j'avais à quitter ma sœur. Alors on plaisantait, sans pour autant que cela nous empêche de comprendre qu'on ne le faisait rien que pour oublier plus facilement ce que l'on laissait derrière nous.

Moi je me nomme Augusto Lazzaroni. Eux, ce sont Pietro et Luigi, Gritti tous les deux, mais sans être plus qu'arrière-petits-cousins.

Ensemble, quelque part, on ferait équipe, j'en étais certain.

Alors adieu la sœur, adieu les vieux, adieu chère maison de mon enfance.

Et plus tard, quand ce sera l'immense tunnel à l'odeur de goudron et de vieille ferraille, ce sera :

- Adieu le pays !

Cahier photographique



Une extraordinaire maison dans les hauts de Bracca, propriété ancienne de ce qui devait être un riche marchand ou bourgeois de la place. Les portes voûtées dénotent en effet un commerce ou un entrepôt. Fenêtres à la vénitienne, qui laissent supposer que la bâtisse est très ancienne et pourrait remonter à l'époque où l'influence de la sérénissime se faisait sentir jusqu'ici.



La belle maison natale d' Auguste Lazzaroni.



Idem, restaurée avec beaucoup de soins, et surtout un respect absolu pour l'architecture d'époque, ce serait une pure merveille.



Ces petits éléments architecturaux qui font tilt !



Le bar où nous arrêterons en fin de visite, le temps de prendre un café en famille. On le mérite, n'est-ce pas ?





Telle est la vue que l'on a depuis le haut de Bracca. En face, Costa Serina qu'il nous tardait à l'époque de découvrir.



Les hauts de Bracca entièrement adossés à la montagne, au point que l'on peut se demander où les paysans d'autrefois trouvaient leur subsistance, si ce n'est en dessous du village.



Quelques belles maisons anciennes témoignent encore du vieux passé de ce village.





Ces fenêtres, malgré leur vétusté parfois extrêmes, sont des splendeurs !



Il est évident que remplacer un carreau de temps à autre ne ferait de mal à personne !



Son propriétaire saura-t-il un jour la reconnaître ?



Se tenait ce jour-là une exposition de camions tous plus extraordinaires les uns que les autres par leur décoration.

